

Interview pour la revue Va !

Pourquoi animez-vous des ateliers d'écriture ?

J'ai découvert les ateliers d'écriture avant de savoir que j'écrirais pour de bon, un jour. C'était en 1993, dans un théâtre où je participais à une expérience collective de création. On était une cinquantaine à improviser, à jouer : on construisait une pièce ensemble, et puis un jour on nous a proposé un *atelier d'écriture*. C'était la première fois que j'entendais cette expression. On était sur le plateau du théâtre avec des feuilles, des crayons, on tâtonnait dans le silence de l'écriture, avec quelques directions simples pour nous guider dans la jungle des possibles, et à un moment j'ai eu la sensation très nette que les mots que j'écrivais pouvaient prendre corps immédiatement, là, et devenir action, sur scène, dans cet espace magique du théâtre. J'ai compris d'un coup la force folle de cet acte d'écrire. Que ça pouvait faire naître des personnages, des mondes. Que ça pouvait changer le cours des choses : la Genèse sans cesse recommencée. Et puis je me suis mis à écrire de plus en plus, et quand, plus tard, on m'a demandé d'animer des ateliers, je me suis dit que je pouvais peut-être tenter de transmettre cette découverte que j'avais faite un jour : que la création appartient à chacun, à chacune. Qu'elle n'est pas réservée à une élite. Que personne ne doit être privé de cette chance de pouvoir nommer, dire, écrire : choisir un mot, porter une parole, faire résonner un silence. Que penser, parler, écrire et vivre, c'est la même chose. Parfois j'assiste à ces petits miracles en atelier : quelqu'un bloque, ne sait pas comment avancer, l'écriture « ne veut pas » – alors je pose une question, deux questions (aussi bêtes que : « Qu'est-ce que tu veux dire exactement ? Pourquoi c'est important pour toi ? Qu'est-ce que tu en penses, toi ? »), et soudain le front s'éclaire, l'œil brille : on découvre qu'on a le droit d'écrire comme on ressent, comme on respire, comme on parle, comme on rêve, quelque chose s'est déverrouillé, une parole advient, l'écriture coule, un monde naît. Et c'est comme si on existait un peu plus.

Comment se déroulent ces ateliers ?

C'est assez différent selon l'âge des participants, la durée, l'objectif de la structure qui m'accueille... Mais globalement, je commence toujours par prendre le temps de me présenter, je viens avec quelques livres, on s'en lit des extraits, on en discute, cela me donne l'occasion d'expliquer comment j'en suis venu à cette écriture-là, mes questionnements, mes tentatives. C'est surtout un moment où je ne me pose pas d'emblée comme professeur, mais comme écrivain : quelqu'un qui tâtonne, qui doute, qui cherche. J'ouvre mes cahiers remplis de ratures, de flèches, de collages. Cela pose la relation qu'on va avoir durant l'atelier : on avance ensemble. Je choisis un peu ce que je lis en fonction de l'atelier. Ensuite je propose quelques directions d'écriture. Je me donne une règle d'or, concernant ce qu'il est convenu d'appeler « les contraintes » : je dis de manière très précise des choses en fait assez floues. La précision rassure les participants, et dans le même temps le flou leur permet, mine de rien, de comprendre la contrainte comme ils le souhaitent, et d'avancer dans la meilleure direction pour eux. J'essaie de veiller à ce que personne ne « sèche », j'aide. Je me bats contre quelques moulins à vent : le passé simple, les propositions subordonnées, les adjectifs à foison, les conjonctions de coordination, les rimes en poésie (ah les rimes ..!), tous ces « tue l'amour » qu'on enseigne et qui empêchent le surgissement d'une parole vive (concise,

concrète, inattendue) au profit d'un blabla laborieux (un blabla parfois joli certes, mais un blabla quand même). Les temps d'écriture ne sont jamais très longs, et puis je tiens à garder du temps pour qu'on se lise ce qu'on a écrit : que l'écriture prenne voix, prenne corps. Que chacun puisse savourer ce qu'il a préparé, et en faire profiter tout le monde : l'importance de l'écoute, aussi, dans l'écriture. C'est souvent l'occasion d'attirer l'attention sur tel ou tel point – comment la contrainte a été comprise, comment on pourrait aller plus loin, quelles sont les qualités de la proposition, etc. Parfois, je fais écrire un deuxième texte, à partir du premier : montrer que le texte peut aussi être un état pour en construire un deuxième, avec telle ou telle contrainte. Et que c'est sans fin, en fait, l'écriture : une réaction en chaîne.

Quels sont les auteurs que vous lisez en atelier ?

J'aime beaucoup travailler, en début d'atelier, sur les inventaires. Alors j'amène Perec, Roubaud, Prévert. Si j'aborde les haïkus : Buson, Issa, Bashô – mais aussi des poètes d'aujourd'hui. Avec les ados, si je veux sensibiliser au ressenti organique d'une situation, d'une expérience, je viens avec Artaud. Annie Ernaux, sur le récit. Kerouac, Cendrars, pour faire entrer en résonance paysages extérieurs et paysages intérieurs... Esteban, Emaz, pour les enjoindre à l'attention, à la curiosité, au *small is beautiful*. J'essaie de leur montrer que la nécessité et la sincérité d'une écriture sont ses seules vertus. Le reste, on s'en fiche. Je me rends compte en fait que je lis assez peu. J'ai peur que ça intimide, ces statues en surplomb. Ou au contraire que ça influence trop, qu'on se mette à écrire « à la manière de ». En fait je ne lis que si je sens que ça ouvre, en rendant concret. Je ne lis jamais si ça ferme, si ça n'est pas nécessaire. J'apporte des images, plutôt. J'aime bien faire écrire à partir d'images.

Un exemple de dispositif ?

Un dispositif initié par l'association Postures, au collège Montgolfier à Paris : **Sciences en toutes lettres**. L'originalité du dispositif vient de ce que l'atelier n'a pas lieu durant les heures de français, mais en physique-chimie. L'enseignante me prévient la semaine d'avant du point du programme qu'ils étudient, je fais des recherches, et je propose un atelier d'écriture qui leur permette de s'approprier différemment, avec davantage d'imagination et de fantaisie peut-être, telle expérience de chimie ou telle loi physique. Les textes sont ensuite illustrés par les collégiens eux-mêmes, en arts plastiques, puis l'ensemble est diffusé sur leur blog (<http://aumenuducanard.wordpress.com>) et enfin, il y a une lecture publique, par les écrivains, d'un choix de leurs textes écrits en atelier, à la fin de l'année, à la bibliothèque du quartier (la médiathèque Marguerite Audoux), devant les amis, la famille, les enseignants... Ça peut paraître surprenant, cette manière de relier la poésie (on travaille essentiellement sur du fragment en prose durant cet atelier) et physique-chimie. Je crois – et beaucoup le comprennent – qu'en réalité on ne fait qu'approcher (de deux manières différentes : l'une littéraire, l'autre scientifique) exactement la même chose : comment (se) représenter le monde. Tous les ateliers d'écriture, au fond, se résument à cette simple question.

Laurent Contamin

<http://atelierdecriture-contamin.blogspot.fr>